

ARCHIVES

DU DIOCESE

DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE
ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

Paraissant tous les trois mois

SOMMAIRE

- I. — CHRONIQUES PAROISSIALES : Beauvoir-sur-Mer. — Chap. II :
Le Sol. — Chap. III : La Population (Dr Julien Rousseau) (à
suivre).
- II. — CHRONIQUES VENDÉENNES, N° 3.
L'abbé Jacques Petiot, curé de Saint-Révérend (1744-1793)
(A.-D. Poirier).

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

1959

Abonnement aux ARCHIVES

Prix de l'abonnement pour 1959 (payable d'avance)	300 fr.
Etranger	325 fr.
Le numéro	80 fr.

Pour tout ce qui concerne administration, abonnements et publicité, s'adresser à M. le chanoine BUCHOU, Administrateur, Evêché de Luçon (Vendée).

Pour les règlements, utiliser le C. C. P. Nantes 71.60, M. le Chancelier de l'Evêché, Luçon.

REDACTION

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. le chanoine BILLAUD, professeur, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon (Vendée).

CHRONIQUES VENDEENNES

Figure de Martyr

L'ABBE JACQUES PETIOT

Curé de Saint-Révérend

C'est le 30 avril de l'année 1793 que l'abbé Jacques Petiot, curé de Saint-Révérend, fut guillotiné aux Sables-d'Olonne.

Il y était né le 13 novembre 1744.

Son père, Jean Petiot, sieur de la Poitevinière, fils de Pierre Petiot, bourgeois et armateur, et de Marie Bouron, était, en 1736, « garde de Son Altesse Royale Mgr le Prince de Conty et négociant de cette ville » ; en 1743, il était qualifié « noble homme », en 1748, il avait le titre et exerçait les fonctions de « gouverneur de la ville des Sables ».

Sa mère s'appelait Louise Dupuy (1). Elle était la proche parente — et peut-être la sœur — de « Messire Jean Dupuy, prêtre, bachelier en théologie », naguère vicaire à Beauvoir-sur-Mer (2), qui venait d'être nommé à la cure de la Chaume (1742), en remplacement de Messire Pierre Dorion (3).

* Une première version de cette étude, dédiée « à ceux qui ont gardé le culte des traditions sablaises », a paru en feuilleton dans l'Etoile de la Vendée, n°s 2560, 2562, 2564, 2566 (mai-juin 1911). Le Chanoine A.-D. Poirier l'avait légèrement modifiée et complétée, sans doute en vue d'une réimpression. Nous pensons que nos lecteurs aimeront à la retrouver et à la conserver dans nos Chroniques.

(1) Mariage, 14 mars 1729, de Jacques Petiot de la Poitevinière avec demoiselle Louise Dupuy, fille de feu Jean Dupuy, bourgeois, et de Louise Boüet.

(2) Les registres paroissiaux de Beauvoir portent sa signature du 7 juin 1736 au 4 mars 1737.

(3) Messire Jean Dupuy devait demeurer curé de la Chaume pendant quarante-et-un ans jusqu'à sa mort (1783). Si l'on en croit les chroniques et les traditions locales, il

Les Dupuy étaient, comme les Petiot, de vieille race sablaise. Le jeune Jacques arrivait l'avant-dernier d'une nombreuse famille ; il eut, pour le moins quatre sœurs et quatre frères (1), parmi lesquels il convient de signaler Jean-Baptiste et Pierre qui furent prêtres. Faut-il attribuer à l'exemple de ses aînés, ou aux pieux conseils de son oncle — Messire Pierre Petiot, prieur de Soullans et bachelier de Sorbonne (2) — et de sa tante — Marguerite Petiot, religieuse bénédictine au couvent de Sainte-Croix des Sables — l'irrésistible attrait vers le sacerdoce qui s'éveilla dans sa jeune âme ?... Toujours est-il qu'on remarqua de bonne heure la piété vive de cet enfant et qu'au Séminaire de Luçon il ne tarda pas à devenir un modèle.

Ordonné prêtre par Mgr Jacquemet-Gaultier d'Ancysse, évêque de Luçon, il fut, après un très court vicariat

laissa peu de regrets parmi ses paroissiens. On lui reprochait de se laisser distraire des devoirs de son ministère par de multiples affaires sans aucun rapport avec celui-ci : ainsi, dit-on, menait-il grand train, possédant plusieurs chevaux et de nombreux bateaux.

C'est sous son pastorat qu'eut lieu la réunion politique et civile de la Chaume et des Sables, (7 août 1754), à laquelle le curé ne fut pas étranger. Les Sablais ayant obtenu un octroi, les Chaumoisi, qui payaient alors pour les tailles une somme annuelle de 2970 livres, voulurent jouir du même privilège, mais les Sablais firent opposition et, pour les mettre d'accord, le gouvernement réunit les deux paroisses, au détriment de la Chaume, évidemment. Ce qui fit dire à l'avocat chaumois Maurice Blay : « Pauvres Chaumoisi, que je vous plains d'avoir un curé sorti du milieu de vos ennemis ! Malheur à la Chaume quand elle aura pour curé un prêtre sablais ! ».

L'abbé Dupuy eut comme successeur Gilbert-Henri Herbert, qui ne resta à la Chaume que dix-huit mois et mourut à Maché en 1837.

(1) Pierre, fév. 1730 ; Marie, 1731 ; Marie-Louise, 1732 ; Jean-Baptiste-Aimé, 1735 ; Françoise, 1736 ; Julie, 1738 ; Pierre (II), 1743 ; Sixte, 1746.

D'après Collinet, deux de ses frères et deux de ses sœurs vivaient encore aux Sables à l'époque de son martyre.

(2) M^{re} Pierre Petiot fut prieur de Soullans de mars 1728 à sa mort, survenue le 10 décembre 1747, dans la 49^e année de son âge.

à la Réorthie (7 janvier-16 mars 1770), adjoint comme vicaire de la Chaume à son oncle, qui, alors, depuis près de trente ans gouvernait cette paroisse. A tort ou à raison, Messire Dupuy n'y était pas très populaire. Ses paroissiens lui gardaient rancune de n'avoir pas pris fait et cause pour eux, lors de la réunion de la Chaume aux Sables.

L'abbé Petiot s'appliqua à calmer les esprits, à détourner les attentions de ces rivalités stériles, à orienter les âmes vers ce qui dure, la religion et la vertu.

Il y parvint, non sans peine ; dès lors, on l'aima, bientôt on le vénéra comme un saint. Plusieurs institutions pieuses lui durent leur origine. « Il commença par établir, dit la *Chronique de la Chaume* (1), une association de jeunes filles vertueuses, qui s'engageaient à servir Dieu avec courage et abnégation d'elles-mêmes. Il les fit recevoir dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, dont elles portaient l'habit les dimanches et fêtes. On le plaisanta d'abord sur ses bonnes sœurs, mais rien ne put ralentir son zèle. La plupart de ces personnes ont persévéré jusqu'à la fin. Nous en avons connu quelques-unes d'une piété vraiment exemplaire et qui se rappelaient toujours avec bonheur les instructions de ce saint prêtre... ».

C'est à lui aussi que l'on doit — selon toute vraisemblance — l'installation du chapelet solennel. On le récitait, chaque année, au soir de la Commémoration des Fidèles Trépassés, devant l'autel de la Vierge, transformé en chapelle ardente, avec le chant d'un Mystère douloureux au début de chaque dizaine ; l'église était remplie comme aux grands jours de fête...

Disciple fervent du P. Grignon de Montfort, enthousiasmé par les prédications vibrantes des Enfants de ce saint missionnaire, et le succès immense qui venait de récompenser leurs efforts à la mission des Sables (1768), M. Petiot s'appliqua à réaliser dans sa vie

(1) Histoire — encore inédite — de cette paroisse, rédigée vers 1859 par M. Fazilleau.

et dans son ministère de si fructueux exemples. Son zèle aussi n'était pas toujours exempt d'une pointe d'originalité. « Il y avait une coutume à la Chaume, qu'il entreprit d'abolir. Les dimanches et fêtes, un certain nombre de jeunes gens se réunissaient sur la cale et passaient la soirée à danser ; ces réunions étaient souvent une occasion de scandale. Un dimanche, après vêpres, le jeune vicaire sort de l'église, en surplis, tenant un crucifix entre ses bras ; il se rend au milieu des danseurs et des danseuses, tombe à genoux, et supplie ces insensés en versant un torrent de larmes, et au nom de Dieu qu'il leur présente, de cesser leur danse scandaleuse. Les jeunes gens abasourdis s'arrêtent, les filles prennent la fuite... » (1).

C'était d'une sainte audace, au grand siècle du libertinage, vingt ans avant les saturnales de la Révolution française ; mais les âmes pieuses, considérant le sublime motif qui lui dictait sa conduite, demeuraient touchées de son zèle et proclamaient ses vertus.

C'est l'éloge que recueillit Mgr de Mercy, quand il vint à la Chaume (1777), au cours de sa première visite pastorale ; il put s'assurer que la voix des fidèles n'était que l'écho de la vérité ; il pensa que ce zèle ardent méritait de trouver plus de matière et plus d'initiative, et l'année suivante, il l'appelait à la cure de Saint-Révérend.

Dans ce milieu plus docile et de foi plus profonde, le bon curé travailla avec autant de zèle et plus de fruit ; il se fit tout à tous, et le fils du sieur de la Poitevinière eut bientôt adopté le naïf langage et les mœurs simples de ses simples paroissiens. Il leur consacra tout son avoir. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure d'une lettre qu'il adressait, le 20 mars 1790, à M. Boitel, curé des Sables et président du « Bureau intermédiaire de ce département ».

Alors on travaillait avec une ardeur touchante et parfois pleine d'utopie humanitaire, aux réformes sociales ; la convocation des Etats-Généraux avait suscité un enthousiasme universel, qui commençait à baisser déjà, mais qui durait encore. Les assemblées pro-

(1) *Chronique de la Chaume.*

vinciales avaient voté des secours pour suppléer aux récoltes insuffisantes, on multipliait les caisses de prêt, les bureaux de charité, les commissions de bienfaisance, M. Petiot tendit la main pour ses pauvres paroissiens (1) :

Monsieur et Cher Curé,

Vous avés dans votre bureau intermédiaire de l'argent qui nous feroit, comme nous disons pauvres paysans que nous sommes, bien de la joye, pour soulager nos malheureux frères ; mais nous ne sommes guère en état de remplir les conditions qu'on exige pour en avoir. Je serois cependant bien aise d'avoir au moins cent francs, et je ferois tout ce que je pourrois pour trouver 30 l., car je crois que c'est ce qu'il faut promettre pour avoir 100 l. ; faites-moi, s'il vous plait le plaisir de me marquer si nous pouvons prétendre à cette somme, et quand, et quelles formalités sont prescrites, parce que nous n'en avons pas entendu parler ; tous les ordres et avertissements ne parvenant pas toujours jusqu'à St-Révérènd. Excusés le petit embarras que je vous donne ; je me sers avec plaisir de cette occasion pour vous assurer des sentiments d'estime et de respect dans Lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PETIOT,

curé de Saint-Révérènd.

Mais l'Assemblée nationale ne pouvait demeurer longtemps dans des dispositions si généreuses ; emportée par un mouvement dont elle n'eut pas d'abord pleine conscience, et dont les historiens parviendront un jour, peut-être, à sonder les mystères maçonniques, elle s'attribua la plus étrange omnipotence, et non contente de légiférer dans le royaume, elle prétendit légiférer dans l'Eglise. Ce fut la faute suprême : elle restera comme une tache ineffaçable au front de la Constituante.

Le serment schismatique révolta les consciences, provoqua les représailles officielles, mit en fermentation des esprits déjà excités. Les persécutions contre les

(1) Arch. Vend., Série C, n° 60 (Correspondance des municipalités et des particuliers avec le Bureau intermédiaire de l'Election des Sables).

prêtres fidèles, et l'attitude des prêtres conformistes, bien vite baptisés *intrus*, mirent le comble à l'indignation générale.

Les premiers soulèvements eurent lieu dans le district de Challans : Saint-Jean-de-Monts, Apremont, Saint-Christophe, Coëx, Saint-Révérend prirent les armes (mai 1791) ; le curé Petiot avait refusé le serment sacrilège, c'était se désigner à la vindicte des autorités, il dut comparaître devant la commission judiciaire de Challans. Sa déposition calme et nette désarma les foudres déjà prêtes, ont dû le laisser aller.

« Les troubles d'Apremont, Saint-Christophe et Saint-Jean-de-Monts, déclare Jacques Petiot, lui étaient absolument inconnus avant qu'ils arrivassent. Le mardi 3 mai, étant dans son église à confesser, vint un particulier qu'on lui a nommé Cantin, l'air menaçant et en colère, disant qu'il fallait sonner le tocsin, qu'on le sonnait à Coëx et qu'il voulait aller à l'Aiguillon pour le faire sonner... le déposant voulut empêcher de sonner, mais il n'en fut pas le maître et fut obligé de se retirer... » (1).

Quand, par suite des persécutions redoublées, les soulèvements recommencèrent, cette fois avec une intensité irrésistible, et pour aboutir à la conflagration de toute une province (mars 1793), le curé de Saint-Révérend, comme celui de Coëx, comme ceux des paroisses voisines, qui s'étaient soustraits à la loi d'exil, n'en continuèrent pas moins leur ministère. Obligé de vivre au milieu de populations en armes, réduit à se tenir caché pendant le jour, ou à prendre des précautions incessantes pour se dérober à des représailles qui devaient d'autant plus sûrement l'atteindre qu'il était demeuré sourd aux objurgations diverses du Directoire départemental, ce paisible n'hésita pas un instant à sacrifier son repos et sa vie, pour obéir à sa conscience. C'était la nuit surtout qu'il allait porter aux malades les consolations suprêmes ; il lui arriva plus d'une fois d'échapper à grand-peine aux battues

(1) Cité par Chassin : *Préparation de la Guerre de Vendée*, T. I, p. 294.

de la garde nationale. « Une nuit qu'il approchait, accompagné d'un guide, d'une maison où un moribond l'attendait, il est atteint d'une balle à la cuisse. Malgré cette blessure, il se fait porter auprès de celui qui réclamait ses soins, le confesse, lui administre les sacrements et ne se retire qu'après avoir rempli les offices de son ministère... (1).

Autour de lui, d'ailleurs, les espions se multipliaient. Les deux Merlet, d'Apremont, qui, pour avoir trop chaudement appuyé les intrus de cette paroisse, s'étaient vus quelque peu malmener par les habitants, prirent leurs dispositions devant le district des Sables. Ils avaient aperçu « d'une chambre haute » du château d'Avau — où on leur avait ménagé quelques heures d'une assez douce captivité — « le curé de Coëx et celui de Saint-Révérend venus soit pour dire la messe à Commequiers, soit pour prêcher au peuple ou pour donner la bénédiction ».

Le curé de Saint-Révérend, à Avau, chez « la femme la plus scélérate du monde (2) ! » le cas était grave. La messe était évidemment *anticonstitutionnelle*, les sermons ne pouvaient manquer d'être *incendiaires*, la bénédiction ne pouvait qu'être déclarée *insurrectionnelle*.

Ce qui mit le comble à l'exaspération des « patriotes sablais » — ou plus exactement des étrangers qui sous cette double qualification. maintenaient en respect la population sablaise — ce fut l'équipée, deux fois renouvelée, sans succès, de Joly contre la ville (24-29 mars).

Délivrés des angoisses que leur avaient ménagées les

(1) *Chronique de La Chaume*, T. II, fol. 36.

(2) Françoise-Louise de Lespinay, née (1743) au château du Clouzeau, en Bois-de-Céné, fille de Charles-Samuel de Lespinay, sgr de Soulandeau, et de Françoise-Perrine de La Rochefoucauld-Bayers du Puy-Rousseau, mariée (1773) à son cousin François-Samuel-Julien de Lespinay, de la Roche-Boulogne, seigneur d'Avau (en Commequiers) dont elle eut sept enfants. Veuve en 1787.

Voir sur le rôle assez actif qu'elle joua au début des guerres de Vendée, l'intéressante étude de H. Renaud (R. du B. P. 1902, 3^e et 4^e livraisons).

derniers jours de la Semaine sainte, ils se ruèrent, l'ignoble loi du 19 mars à la main, contre les rebelles désarmés. Le district de Challans fit du zèle, la commission militaire aussi.

Installée aux Sables, le 1^{er} avril (lundi de Pâques) pour « veiller à l'exécution de la loi du 19 mars » — la *loi de mort*, ainsi que l'appelle André Collinet — la commission militaire avait commencé à juger et à condamner à mort dès ce même jour. Cette première victime s'appelait Jean Tharaud ; c'était un tisserand de Saint-Jean-de-Monts « arrêté parmi les brigands » ; elle n'avait pu l'exécuter tout de suite faute de guillotine. On adressa une réquisition au Directoire de Fontenay-le-Peuple qui en expédia une. « Le 6, dit Collinet, elle fut plantée entre la jetée et le remblai, sur la butte la plus élevée » ; on en guillotina douze — des ouvriers et des laboureurs — le jour de cette inauguration sinistre : ce fut la première journée. Puis il y eut un arrêt : l'installation de la commission militaire réclamait encore quelques formalités légales.

De nouveau les prisonniers affluèrent : au 11 avril ils étaient deux-cent-quarante-huit ; la nuit suivante quatre-vingt-six autres arrivaient. « Bientôt nos prisons ne pourront plus les contenir », écrivaient les administrateurs du district. Le 3 mai, ils écrivaient encore : « Nos prisons regorgent ». Et pourtant, dans cet intervalle, la guillotine faisait merveille. Le 19, il y eut douze ou treize victimes, le 20, dix-sept ; le 23, onze ; le 27, six. Le 30, les condamnés n'étaient que trois : le monstre se reposait en attendant des fournées nouvelles.

Les trois qui furent exécutés le 30 avril étaient Pierre Verdon, marchand, d'Olonne, Charles Marcetteau, maréchal, de la Chaize-Giraud, et Jacques Petiot, curé de Saint-Révérend.

M. Petiot avait été arrêté dans la journée du 28 avril, non à la Mothe-Achard, comme on l'a cru pendant longtemps et comme on l'a dit et répété (1), mais à Saint-Révérend même, chez lui, ainsi qu'il ressort de son interrogatoire. D'ailleurs, André Collinet, généra-

(1) Chanoine Prunier : *Le martyre de la Vendée*, p. 251.
Abbé Baraud : *Le Clergé Vendéen*, T. I, p. 320.

lement bien renseigné, avait noté dans son *Journal* (13^e cahier, p. 52) : « Il a été surpris, dimanche 28, en une petite chambre, en sa paroisse, sur le rapport d'un païsant qui l'a découvert moyennant une récompense de 100 fr... »

La *Chronique de la Chaume* développe ainsi cet épisode dramatique :

« Depuis longtemps, la tête de M. Petiot avait été
« mise à prix, il était entouré d'espions qui n'avaient
« pu réussir à le découvrir tant il était protégé par un
« peuple fidèle. Il se trouva cependant un traître qui
« offrit de le livrer, moyennant récompense. On lui
« promit cent francs ; il conduisit des soldats au lieu
« où se retirait ordinairement le saint prêtre ; il entra
« seul dans la maison et demanda s'il pouvait parler à
« M. Petiot. Personne ne se méfiait de ce malheureux
« qui souvent avait assisté aux réunions religieuses de
« la famille. Il est introduit, et, après quelques paroles
« insignifiantes, il donne le signal convenu. Aussitôt
« les satellites pénètrent dans la chambre, se jettent
« sur la victime, la chargent de fers et l'emmènent en
« triomphe dans la ville des Sables ».

Le premier interrogatoire subi par M. Petiot dément cette dernière assertion : ce n'est pas aux Sables qu'il fut d'abord conduit, mais à Saint-Gilles-sur-Vie.

La justice révolutionnaire était plutôt expéditive : le jour même, il comparaissait devant les membres du directoire du district de Challans, venus sans doute tout exprès à Saint-Gilles :

« Aujourd'hui, vingt-huit avril mil sept cent quatre-vingt treize, l'an II de la République, par devant nous René Merlet, Pierre-Louis-Raphaël Bodet et Charles-Mars-René Merland, administrateur et procureur syndic du district de Challans, a été conduit par un détachement de la force armée, cantonnée en cette ville et commandée par le citoyen Jeausasme (1) (1),

« un particulier vêtu d'une soutane, lequel interrogé de son nom, âge, demeure et qualité,

a répondu s'appeler Jacques Petiot, âgé de quarante

(1) Ce nom écrit par un autre que par le rédacteur du reste de l'interrogatoire, est, de ce fait, pénible à déchiffrer.

huit ans et être prêtre et ancien curé de Saint-Révérend.

« Interrogé du lieu où il a été arrêté et par qui :

a répondu avoir été arrêté dans une petite maison, sise au bourg de Saint-Révérend, qu'il louait depuis un an et par la force armée qu'il ne connaît point.

« Interrogé des causes de son arrestation, dit qu'il les ignorait.

« Interrogé s'il a eu connaissance d'un Arrêté du Département de la Vendée (1) qui lui enjoignait comme prêtre non-conformiste de se rendre à Fontenay chef-lieu du Département :

a dit que oui.

« A lui demandé pourquoi il n'a pas obéi à cet arrêté :

a répondu qu'il était plus fort que lui de quitter sa paroisse.

« Interrogé s'il a eu connaissance d'une Loi rendue par le corps législatif (2) qui enjoignait à tous les prêtres non-conformistes âgés de moins de soixante de sortir de France dans un délai y porté :

a répondu en avoir eu connaissance.

« A lui demandé pourquoi il n'a pas obéi à cette Loi qui lui était connue :

a répondu que c'est parce qu'il a presque toujours été malade et qu'il croyait ne pouvoir vivre en Espagne.

« A lui observé qu'il aurait pu se retirer ailleurs qu'en Espagne et y vivre :

a répondu qu'il n'a pu se décider à quitter sa paroisse.

« A lui demandé quel lieu il a habité depuis qu'il a cessé ses fonctions publiques :

a répondu qu'il a toujours habité sa paroisse.

« A lui demandé si secrètement il n'a pas fait des fonctions de prêtre tant en sa paroisse que dans les paroisses voisines :

a répondu qu'il en a fait.

(1) En 1792, il y eut deux arrêtés en ce sens : l'arrêté du 9 mars, qui s'adressait aux insermentés, déjà remplacés par des intrus ; et celui du 30 juin, qui visait indistinctement les insermentés résidents.

(2) Décret de l'Assemblée Législative du 26 août 1792.

« A lui demandé s'il a eu connaissance des troubles qui ont agité et agitent encore ce Département :

a répondu qu'il en a eu connaissance comme tout le monde.

« A lui demandé s'il n'a pas suivi quelques-uns de ces attroupements :

a répondu qu'il ne les a pas suivis.

« A lui demandé où il se tenait pendant ce temps-là :

a répondu qu'il se tenait chez lui.

« A lui demandé s'il n'avait pas sorti de chez lui depuis le douze mars jusqu'à ce jour :

a répondu qu'il avait été dire la messe, une fois à Commequiers et deux jours de suite à Vairé et qu'il en avait été invité par un courrier dépêché par le sieur Guery du Cloudy, qui était alors, à ce qu'on lui dit, à Saint-Gilles.

« A lui demandé s'il connaissait le sieur Guery du Cloudy et les raisons qui l'avaient appelé dans le pays et ce qu'il y faisait :

a répondu qu'il le connaissait, qu'il savait qu'il commandait des troupes et qu'il troublait l'ordre, qu'il faisait promettre à ses paroissiens de ne pas le suivre.

« A lui observé que, puisqu'il défendait à ses paroissiens de ne pas se rendre à ses attroupements, il n'aurait pas dû y aller lui-même :

a répondu qu'il croyait que sans conséquence il pouvait y aller dire la messe.

« A lui demandé si pendant, avant ou après sa messe, il avait fait des exhortations aux attroupés :

a répondu qu'il en [avait] fait à Commequiers et qu'il les exhortait à ne point piller et à bien se comporter en bons chrétiens.

« A lui demandé si, lorsqu'il disait la messe aux attroupés, ils avaient des armes :

a répondu qu'ils en avaient à Commequiers, mais qu'il ne croit pas qu'ils en eussent à Vairé.

« A lui demandé si, pendant les exhortations, il ne les engageait pas à bien combattre pour la Religion et pour avoir leurs bons prêtres :

a répondu que non.

« A lui demandé s'il n'a pas fait la bénédiction des armes :

a répondu que non.

« A lui demandé s'il n'avait pas promis aux attroupés que les boulets ni les balles ne leur feraient aucun mal :

a répondu que non.

« A lui demandé s'il n'engagea point ces attroupés tant à Commequiers qu'à Vairé de se retirer chez eux :

a répondu que non et que ce n'était pas son affaire.

« A lui demandé s'il se rappelle des jours qu'il fut dire la messe à Commequiers et à Vairé :

a répondu que c'est le jeudi avant les Rameaux (1) qu'il fut à Commequiers et que c'est le mercredi après les fêtes de Pâques (2) qu'il fut la dire à Vairé.

« A lui demandé où il avait mangé lorsqu'il fut dire la messe à Commequiers et où il avait couché :

a répondu qu'il avait mangé et couché chez la femme Lépinay, dite la Roche Davaux, à Commequiers, et à Verré (*sic*) chez la femme veuve Giret.

« A lui demandé s'il se trouva avec lui beaucoup de personnes rassemblées chez la Dame la Roche.

a répondu qu'il y vit plusieurs personnes et, le lendemain, un grand nombre d'attroupés ; au nombre, il remarqua à souper le nommé Méchin, chirurgien à Coëx, le nommé Verdiguier, précepteur, à ce qu'on lui dit, chez le sieur Badreau de Soullans. Et à Vairé, il vit les trois filles Robert, ex-religieuses aux Sables. Et leur sœur dite La Veirie ; la fille Tortereau ex-religieuse y était pareillement.

« A lui demandé si à Commequiers et à Vairé il n'avait point vu d'autre prêtre :

a répondu non.

« A lui demandé si, étant à Commequiers chez la femme la Roche Davaux, elle ne lui avait pas fait part de ses projets contre-révolutionnaires et des causes du rassemblement qui se trouvait chez elle :

a répondu que tout le monde parlait que c'était pour les affaires du temps et des circonstances que l'on s'entretenait des objets pillés et trouvés chez les patriotes et, entre autres, de ceux pris et trouvés chez le Curé de

(1) 21 mars 1793.

(2) 3 avril 1793.

Commequiers, prêtre constitutionnel (1), que même elle se servait, et sa compagnie, des couverts d'argent du dit curé de Commequiers et que cette femme ajouta un état de tous les objets pour les rendre, s'il fallait et quand il faudrait.

« A lui donné lecture du présent interrogatoire et demandé s'il contenait vérité et s'il y persiste :

a dit que oui et a signé PETIOT prêtre.

« Fait clos et arrêté en la Chambre municipale à Saint-Gilles-sur-Vie les jours et an que dessus.

MERLET BODET MERLAND, p^{re} syndic (2).

Il est inutile sans doute d'insister sur la « valeur canonique » de ce document qui, par ailleurs, met au point certains détails de l'arrestation et de l'emprisonnement de M. Petiot.

A la suite de cet interrogatoire, vraisemblablement dans la journée du lendemain, 29 avril, il fut, avec ses co-accusés, transporté aux Sables où il comparut, dans la matinée du 30, devant la Commission militaire de cette ville. Nous ne possédons pas le texte de ce second interrogatoire, qui dut, à peu de chose près, ressembler au premier, car tous les griefs énoncés dans l'acte de condamnation, sauf la confession des Bénédictines, relèvent de l'audience de Saint-Gilles. Collinet nous dit, en son langage parfois bizarre, qu'il « fut convaincu d'avoir rebaptisé des Anfans et des-Eglisses, dit la messe la nuit, bénis les canons et les armes des C. R. (3) ».

Et il ajoute : « il avet été vicaire à la Chaume... où il ne cesset de prêcher le *fanatisme* ; en le désabilant on a trouvé une blessure à la cuisse par une balle ». Nous connaissons l'origine de cette blessure.

La séance se termina par la sentence suivante (30 avril) (4) :

« Jugement rendu par la Commission militaire Etablie aux Sables... »

(1) André Pouvreau, le domestique de l'intrus, dénonça plus tard à la Municipalité de Saint-Gilles les péripéties tragiques de ce pillage (Voir d'Agours : *Documents inédits*, p. 71-73).

(2) Fontenay-le-Comte : Archives de la Mairie.

(3) Catholiques-royalistes ou contre-révolutionnaires.

(4) Archives Vendée, L, 1272.

contre Charles Marcetteau, maréchal à la Chaize-Giraud, âgé de trente ans,

et Jacques Petiot, prestre, ci-devant maire et curé de St-Révérend, demeurant encore au bourg de ladite paroisse, âgé de 48 ans.

... Vus par la commission des différents procès verbaux d'arrestation des prévenus, Les Déclarations des témoins, Les interrogatoires des accusés, après qu'ils ont de nouveau été interrogés par la commission.

Attendu qu'il résulte des trois pièces que les Dits Marcetteau et Petiot sont convaincus, savoir :

« Ledit Marcetteau d'avoir fait partie des attroupés, etc...

« Et ledit Petiot, Egalelement convaincu, même par
« les dépositions à l'instant rendues à la Commission
« par plusieurs citoyens, d'avoir fait partie des attrou-
« pements, d'avoir dit la messe aux Brigands attroupés
« tant à Commequiers où il les a preschés, qu'au bourg
« de Vairé, qu'il était en se Rendant à l'église du 1^{er}
« endroit conduit par une garde d'honneur, qu'il a
« mangé chez la Roche à Avaud avec des ci-devant
« religieuses qui s'y étaient reléguées, qu'il a luy-
« même déclaré qu'en se rendait à Vairé, il avait été
« requis pour confesser les dames de la Salle-Lézar-
« dière, et qu'il avait exécuté les ordres de Guerri du
« Cloudy, qu'enfin il avait suivi les Brigands dans les
« différents Endroits où ils s'étaient Retranchés ».

« La Commission, par toutes ces considérations et en vertu des articles 2 et 6 de la loy du 19 mars dernier, a condamné lesdits Marcetteau et Petiot à la peine de mort, et a ordonné qu'ils seraient, dans les 24 heures, Livrés à l'exécuteur des jugements criminels,

« Fait et prononcé dans la Salle du Conseil de District, publiquement... etc...

« Ce trante avril mil sept cent quatre vingt treize, l'an 2^e de la République f^{ee}.

ROBERT LE JEUNE

PHILIPPE,
président.

BARDET

J. BOURILLON

RENAUDINEAU, sec^{re} (1).

(1) Voici en quels termes la Commission militaire requerrait le ministère sanglant du « vengeur national » :

Le jugement était immédiatement exécutable :

« A 3 heures du soir, dit la *Chronique de la Chaume*, on vint chercher les patients pour les conduire à l'échafaud. M. Petiot disait son office qu'il n'interrompit pas pendant la fatale toilette, et acheva dans le trajet de la prison au lieu de l'exécution. A la vue de l'instrument de son triomphe, il entonna d'une voix forte et sonore le cantique,

« Jésus est mon amour

« La nuit et le jour.

« Il chanta avec un tel enthousiasme la strophe :

« Allons, mon âme, allons

« Au bonheur véritable, etc...

qu'il semblait ne plus toucher à la terre. Les nombreux spectateurs fondaient en larmes ; les républicains eux-mêmes furent attendris. Devant être exécuté le dernier, il profita de cette circonstance pour encourager ses deux compagnons, et il leur montra le ciel ouvert et la couronne suspendue sur leur tête, leur donna de nouveau l'absolution et les vit recevoir la mort avec calme et résignation. Il monta à son tour, d'un pas assuré, les degrés de l'échafaud, donna sa montre en or au bourreau pour le remercier du bonheur qu'il allait lui procurer, l'embrassa avec effusion de cœur, embrassa aussi l'instrument du supplice, puis se laissa lier sur la fatale planche. Le couteau, trop émoussé, ne put trancher la tête qu'à la troisième reprise : cette cruelle agonie n'arracha aucun cri au martyr. Un soldat, témoin d'un tel spectacle, retourna à la Chaume où il logeait, et dit avec émotion : Oh ! pour celui-là ! c'est un saint ! » (1).

Un mois après « le vengeur national », Pierre Asselin, adressait « au sitoïens du directoire du département de la Vendée » un *memoire* « des Equécécutions faite... depuis le vente neuf janvier de la presante année ». On trouve à la page 2 de ce sinistre compte (2) :

La Commission militaire requière au nom De la Loy l'exécuteur des Jugements Criminels Du département de la Vendée De mettre à exécution le Jugement Rendu Contre Charles Marceteau Et Jacques petiot.

30 avril 1793 l'an 2^e de la république.

V. RENAUDINEAU, s^{re}.

Pierre Verdon avait été jugé la veille 29 avril.

(1) Cf. également d'Agours : *Documents...*, p. 163.

(2) Archives Vendée, L 443.

« ...autre santansse rendu le 29 du même mois (d'avril) contre Le nommé pierre Verdon fait trante livres ;

« autre santansse rendu le 30 du même mois contre les només Charles Mariteau (*sic*) E Jacques petiot fait soixante Livres ».

La Révolution ne marchandait pas sa solde au bourreau.

Le corps de Jacques Petiot fut jeté, avec celui des autres suppliciés, « dans une large fosse qu'on avait creusée dans un angle du cimetière, à droite, en entrant par le Remblai ».

Ils sont là, 123 victimes de la justice révolutionnaire, presque tous des humbles et des pauvres, guillotines pour avoir proclamé les droits de la foi, en face de l'impiété triomphante.

Terre sainte et précieuse, car ceux qui dorment là sont des Vendéens et des martyrs.

Terre qu'on ne peut — sans commettre un crime — laisser profaner par des mains étrangères et sacrilèges.

Trois quarts de siècle plus tard, en 1867, M. Michaud, curé des Sables, fit élever un modeste monument à la mémoire des martyrs, à l'extrémité du jardin du presbytère, à l'endroit présumé où leurs ossements ensevelis dans la chaux vive, dorment le sanglant sommeil.

Sur une des faces de la croix en pierre, on lit :

A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ PETIOT, CURÉ DE S. RÉVÉREND (le texte, par erreur, porte *Givrand*) ET DES AUTRES VICTIMES DE LA RÉVOLUTION INHUMÉES EN CE LIEU.

Sur l'autre face :

Allons, mon âme, allons au bonheur véritable.

C'est encore lui, le prêtre sablais, qui protège de son nom et bénit de sa main sacerdotale, ses compagnons de martyre, en attendant le jour, prochain peut-être, où leur dépouille sacrée reposera dans un glorieux sépulcre, et où leur grand souvenir veillera immortel dans l'âme émue et reconnaissante de la postérité.

A.-D. POIRIER.

grand'messe, à l'heure de l'Evangile, soit leur situation prédominante pendant toute l'année. Des vents haut placés — Nord, N.-E., Est — font présager une année sèche, par conséquent une année de sel et de vin ; des vents bas, une année pluvieuse. Prévisions qui d'ailleurs se vérifient de façon habituelle : les exceptions sont si rares que l'on peut dire qu'elles confirment la règle.

Nous ignorons la cause de ce phénomène. Le D^r Baudouin, dont on connaît l'esprit scientifique, positif, admettait à la fois le bien fondé de cette *remarque* et la difficulté de son explication. Il avait noté à ce sujet, avec toute la précision qu'il apportait à ses observations, des choses étranges, des sautes de vent et de baromètre inexplicables.

Pour nous en tenir à des faits récents, voici ce qu'il constata en 1938 :

« Le 10 avril, à 10 h. 1/2, vent à 5° à l'Est du Nord géographique, donc en plein Nord... Mais voici qui est plus fort : la nuit du 9 au 10 avait été très froide, le thermomètre était descendu à — 1° et il y avait un peu de glace. A 8 h. du matin, il indiquait + 4° et le vent était à l'Est. Mais, à 10 h., par un coup de baguette céleste, tout à coup la girouette passa en plein Nord et y resta jusqu'à 11 h. Alors elle est repassée au N.-E. et à l'Est.

« Véritablement, concluait-il, ce phénomène est stupéfiant, parce qu'il se répète. On dirait qu'une main invisible prend la girouette et la fait tourner en quelques minutes de 90°, à deux reprises espacées d'une heure. C'est vraiment un joli résultat pour un proverbe dont la cause reste à découvrir d'ailleurs au point de vue de la science » (1).

Nous avons noté nous-même quelque chose d'analogue et de plus typique encore peut-être en 1945. Après une longue période de temps sec, le baromètre se te-

(1) *Le Phare*, édition de Vendée, avril 1938.

nant à 77-78, la marée d'équinoxe détermina, à partir du 22 mars, une tempête de pluie et de vent. Le dimanche 25 mars, jour des Rameaux, après trois jours de pluie, le ciel, dès le matin, était encore gris, bas, avec pluie fine poussée par un petit vent Ouest-N.-O. Dans la matinée, nous dûmes aller voir un malade dans le marais de Sallertaine, ce qui, à cette époque où les charrauds sont encore en partie recouvertes d'eau ou tout au moins transformées en vasières, et par conséquent impraticables — et la route récente n'existant pas encore —, nécessita une marche à pied de 2 km. environ à partir du Pont-Orgueil. Nous cheminions vers l'Ouest, tête baissée, contre le vent, la pluie nous battant le visage — c'était assez désagréable — lorsque, subitement, en plein marais, entre les Rif-faudries et Heurtevent, nous eûmes la sensation que ce petit ruissellement s'arrêtait et de marcher plus à l'aise. Nous ne réalismes pas aussitôt le phénomène, mais il nous sembla cependant que, bien qu'elle ne nous incommodât plus, la pluie tombait toujours. Après un arrêt, nous fîmes demi-tour et quelques pas en arrière et de nouveau nous reçûmes l'eau en pleine figure. Donc, tout d'un coup, sans que le temps ait changé nullement, ni la pluie cessé de tomber, les vents avaient tourné d'environ 180° : ils étaient Nord-Est. C'était l'heure approximative où, dans les églises voisines, le prêtre lisait l'Evangile de la Passion. C'était aussi indice d'année sèche... et Dieu soit si, en cet an de grâce — ou de disgrâce — 1945, la *remarque*, une fois de plus, se vérifia !

Ainsi que le dit le D^r Baudouin, l'explication du phénomène reste à découvrir. On a invoqué des influences lunaires, mais la lune ne saurait expliquer les revirements soudains comme ceux que nous venons de conter ; d'autre part, la position de la lune n'est pas identique chaque année aux Rameaux. On sait que la fête de Pâques, qui règle toutes les autres fêtes mobiles, se situe le premier dimanche qui suit le plein de la lune de mars, mais cette phase peut survenir n'importe quel jour de la semaine précédente, aussi bien le jour même

des Rameaux que le Samedi-Saint, ce qui peut produire des phénomènes tout différents. Dans le premier cas — extrême —, le dimanche des Rameaux se trouve en période de grandes marées ; dans le second, au contraire, il est en mortes-eaux, ou marées de quartier. Il faut donc chercher autre chose... Avis aux amateurs !...



Par ailleurs, nous n'insisterons pas sur d'autres *re-maqués* très connues et d'observation générale, ainsi l'influence du temps de la Saint-Georges (23 avril) sur la récolte des cerises ; les maléfices des saints de glace, Mamert, Servais et Pancrace (11, 12, 13 mai) ; la quarantaine pluvieuse consécutive à la pluie de Saint-Médard (8 juin) :

S'il pleut le jour de la Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard...,

à moins que la Saint-Barnabé (11 juin) ne « lui vienne couper le nez » et arranger les choses, etc...

Rappelons seulement les présages tirés de la couleur du ciel, rouge le matin, qui annonce la pluie, et souvent pour le soir même ; rouge au soir, de bon augure pour le lendemain — encore faut-il savoir distinguer entre les teintes de rouge qui peut aller du rouge sale, ou pisseux, mauvais signe, à l'orangé ou cuivré, signe de beau temps — ; le *cerne* autour de la lune, annonçant la pluie à plus ou moins brève échéance, suivant qu'il est plus ou moins rapproché de l'astre ; le chant des grenouilles les soirs d'été, présage de beau temps, alors que le coassement des crapauds annonce la pluie... Si « la pluie du matin n'arrête pas le pèlerin », parce que généralement elle ne dure pas, il n'en est pas de même de celle qui « prend » vers midi et dure souvent jusqu'au soir...

Sans doute, de multiples influences interviennent-elles qui rendent parfois tout à fait relatives ces observations : tout au moins est-il bien permis de dire qu'elles ont certainement tout autant de valeur que les prévisions que donne chaque jour l'Office national météorologique...

CHAPITRE III

LA POPULATION

Les plus anciennes descriptions que l'on connaisse du pays ne sont en général pas flatteuses : les charrauds, les bourrines impressionnaient de façon plutôt désagréable les voyageurs. Un bourgeois de Rochefort, nommé Jouvin, qui fit en 1762 un voyage le long des côtes poitevines, a laissé du Marais la description suivante qui vaut d'être reproduite ici :

« ... Saint-Gilles, bourg sur rivière, qui y fait un petit port de mer agréable. On la passe, pour côtoyer la mer, sur une grève proche Saint-Jean-de-Mont, paroisse, trois lieues. De là, on entre dans un pays de marais ; les chemins y sont entre deux fossés où, souvent, si on ne prend garde à soi, on peut s'égarer pour la quantité des sentiers qui ne sont pas frayés et qui se dispersent en plusieurs endroits de ce marais pour aller à de petites chaumières qui sont la retraite de pauvres gens, qui ne vivent que d'un peu de bled, qu'ils sèment sur la terre qu'ils ont tirée des canaux, et des pâturages où ils nourrissent quelque bétail, et n'y ayant pas de bois pour se chauffer, ils usent de *bouzats* de vaches séchés au soleil, qui brûlent comme des tourbes. En un mot, je ne sais point de gens plus pauvres dans toute la France que dans les marais du Bas-Poitou.

« Il n'y a personne qui ne fust touché de compassion si je racontois qu'étant entrés dans une de leurs petites chaumières, nous vîmes six petits enfants tout nus, la plupart sans chemises, auprès d'une sorte de feu, en attendant leur père qui étoit allé au prochain village. Leur lit n'étoit que de la paille sur des ais qui faisoient le plus beau meuble de la maison, avec une huche où il n'y avoit rien dedans. Les murailles de cet appartement, le toit et la porte mesme n'étoient que de paille, où le vent, dans le temps d'hiver, passe tout outre, et la parterre leur servoit de sièges...

« Nous continuâmes notre route par Beauvoir sur Mer, deux lieues. bourg qui est un petit port de mer,

où il y a un chateau, d'où on voit assez proche de là les trois petites isles de l'Isle Dieu, de Noirmoutier et de Bouing. De là, on passe par des marais où est Boizenet (Bois-de-Céné), paroisse, deux lieues, et à main gauche, l'abbaye de l'Isle Chauvet, et on rentre en Bretagne... » (1).

L'aspect des bourrines maraîchines pouvait en effet inspirer une certaine pitié à des voyageurs habitués au confort des villes, mais c'était sans doute aller un peu vite que de conclure à la pauvreté extrême du pays. De la misère et des enfants nus ou dépenaillés, on en trouve partout, même de nos jours...

Tout autre était au siècle dernier l'avis de l'abbé Simonneau, curé de Saint-Urbain, qui écrivait en 1882 : « ... Comme la pierre est rare et qu'il n'y a pas de carrières en exploitation, les habitations du Marais présentent une chétive apparence qui ferait croire que la population est dans la dernière pauvreté... Malgré cet aspect disgracieux de maisons basses en terre, couvertes en chaume, la misère existe à peine dans cette population. Le mobilier de ces pauvres chaumières frappe souvent par sa propreté et sa beauté. Les gens sont tous, sans exception, proprement et chaudement habillés... ».

Peut-être le bon curé exagérât-il un peu toutefois en concluant : « On peut se demander en résumé s'il y a beaucoup de populations plus heureuses que celle-ci », car, sans doute, eût-il plus d'une fois l'occasion d'exercer parmi ses ouailles sa charité et de soulager quelque misère...

En tout cas, depuis des siècles, vit sur ce sol une race laborieuse, prolifique et prospère.

**

Les Maraîchins

« Le Maraîchin, écrit P. Jousset (2), vivifié par l'air salin, fortifié par un labeur incessant de défense et de

(1) Dugast-Matifeux : *Nantes ancien et le pays nantais*, 1879.

(2) P. Jousset : *La France, Géographie illustrée*, T. I, p. 217.

conquête, a la vigueur, la fierté et la réserve calculée de certains peuples du Nord. On vit, dans le Marais, comme en Hollande, la barque amarrée au terre-plein des habitations. Aussi les digues sont-elles soigneusement entretenues et des arbustes plantés pour retenir les terres faciles à la dérive. Il n'est pas jusqu'au costume qui ne différencie le Maraîchin de son voisin : vêtu d'une veste courte et légèrement ouverte, d'un pantalon moulé, pour ne pas entraver l'effort, la tête coiffée d'un chapeau à larges bords, il rappelle plutôt le Basque ou le Breton que les gens de terre ferme ».

Ce tableau, qui date quelque peu, résume avec assez de réalité, sinon d'actualité quant au costume, les caractères, physiques surtout, du Marais et de ses habitants. Quant au moral, les appréciations diffèrent suivant les observateurs, dont certains, d'ailleurs, ont su discerner assez bien les qualités et les défauts de la race.

« Quant au peuple de cette province, écrivait dès 1595 le voyageur géographe Belleforest au sujet des Poitevins, tous ceux qui l'ont fréquenté le jugent pour grossier, lourdaud et malicieux en sa simplicité ; lequel sans mentir est fin et rusé et qui trompera son homme en faisant le niais et en jargonnant son patois » (1). En cela, sans doute, les paysans maraîchins sont bien de leur province... Mais ils n'en ont pas moins leurs particularités que l'abbé Joussemet, curé de l'Ile d'Yeu, détaillait ainsi en 1755 : « Leur figure, leur langage et leurs mœurs les distinguent du reste des Poitevins. Ils sont fidèles à la parole donnée, attachés à la religion, soumis aux supérieurs, mais prompts à la colère et enclins à la concupiscence. La haine entre familles y est héréditaire. C'est la ténacité bretonne et l'esprit espagnol avec leurs avantages et leurs inconvénients » (2).

D'aucuns ont loué, à l'excès certainement, les qualités de la race maraîchine, et sans doute y a-t-il quelques ombres à apporter au tableau qu'en a tracé le vicomte Walsh au siècle dernier : « Les Maréchins, écrit l'au-

(1) Belleforest : *Cosmographie universelle*, p. 165.

(2) *Mémoire sur l'ancienne configuration du littoral bas-poitevin*, édité par B. Fillon, Niort, Clouzot, 1876, p. 15.

teur des *Lettres Vendéennes* (1), sont d'une stature élevée, d'un maintien un peu roide, mais non embarrassé ; la douceur et la fierté se peignent dans leurs regards ; naturellement silencieux, ils s'épanchent volontiers avec ceux qui partagent leurs sentiments ; rien n'égale leur désintéressement si ce n'est leur loyauté ; ils sont à l'épreuve de la séduction comme de la crainte ».

Beaucoup moins flatteuse est l'opinion que donne de ses compatriotes l'historien Ch.-Ed. Gallet, qui ne leur ménage pas ses critiques, évoquant le « contraste frappant entre un sol riche et fécond et l'indigence de ses habitants », les « apparences souvent trompeuses » que présente cette « race qui semblerait être d'une solidité à toute épreuve » alors que « hommes et femmes sont vieux avant l'âge », à cause sans doute de ces « vices funestes..., l'ivrognerie, la fainéantise, le jeu, l'excès du tabac » qui « abâtardissent leur belle race et changent en misère l'aisance qu'ils ont sous la main » et finiront, « si l'on n'y prend pas garde », par provoquer sa « dégénérescence complète »...

« ... Les dimanches et jours de fête, ils assistent régulièrement à la messe, de même qu'aux jours de foire et de marché, ils vendent consciencieusement leurs chevaux, leurs bestiaux ou leurs volailles. Mais une fois leurs devoirs religieux accomplis ou leurs affaires terminées, ne croyez pas qu'ils reprendront tranquillement le chemin de leur demeure, emportant intact le produit de leur vente, Ils iront s'entasser dans des auberges beaucoup trop nombreuses, et là, la pipe à la bouche, un jeu de cartes de *luelle* à la main, chantant tous ensemble ou plutôt poussant des hurlements sauvages, ils consommeront tour à tour vin blanc, café, eau-de-vie, liqueurs, le tout de très mauvaise qualité, en quantités effrayantes... Le peuple est défiant ; il suppose l'arrière-pensée de le tromper à qui cherche son bien-être matériel, et cependant rien n'égale sa crédulité aux prodiges dont on veut frapper son imagination. Il croit aux revenants, aux sorciers, aux diseurs de bonne aven-

(1) Vte Walsh : *Lettres Vendéennes*, Paris, 1823, T. III, p. 219.

ture. Toutes les fables connues sur les esprits, les feux-follets, les farfadets, le mauvais œil, trouvent dans nos campagnes la même croyance que l'Évangile. Si des bestiaux sont malades, c'est qu'on leur a jeté un sort. Ce n'est donc point un vétérinaire breveté qu'on ira chercher, mais un paysan madré qui conjure les sortilèges et excelle dans l'art de remettre les membres disloqués aux hommes et aux bêtes. On court à dix lieues consulter un empirique... ou un sorcier à qui la nature a imprimé une fleur de lys sous la langue... La simplicité de nos paysans en fait une proie facile pour les charlatans... ».

L'auteur, qui se défend d'écrire un pamphlet contre ses compatriotes, veut bien reconnaître toutefois que, « en dehors de ces courants qui entraînent dans une misère sordide une partie de la population, il y a chez nous, grâce à Dieu, tout un monde d'honnêtes gens qui se transmettent de père en fils les vertus de l'âge d'or. Entrez chez les habitants de la campagne, vous retrouverez presque partout l'hospitalité des anciens jours. Ils ont l'abord facile, généreux, montrent un grand fond de probité et de religion et sont ennemis des procès et des chicanes ; leur gros bon sens se fait souvent jour à travers leur physionomie peu expressive. Nous aimons leur franchise, leur gaieté un peu bruyante, leur bonne foi... » (1).

Sans nier certains des défauts complaisamment étalés, il y avait plus à dire, croyons-nous, sur cet ensemble de qualités et de vertus que l'on se transmet, dans la plupart des familles maraîchines, de génération en génération. D'ailleurs, à supposer qu'il faille se fier à sa description, l'auteur lui-même ne reconnaîtrait plus, à un siècle de distance, son Marais natal : ce n'est plus aujourd'hui qu'on pourrait parler de terres mal cultivées et de bestiaux mal soignés. Malheureusement, les rebouteux et les sorciers, ou soi-disant tels, conservent leur vogue dans certains coins du marais — qui est bien loin d'ailleurs d'en posséder l'exclusivité ! — et les habitudes d'intempérance sont encore assez invétées.

(1) Ch.-Ed. Gallet : *La Ville et la Commune de Beauvoir-sur-Mer*, Nantes, 1868, pp. 65-70.

rées pour que l'alcoolisme sous toutes ses formes puisse être rendu responsable d'une part de la gêne et même de la ruine de certains ménages et de certaines entreprises et, d'autre part, d'une léthalité relativement importante, soit directement, par les maladies qu'il engendre, soit indirectement par les accidents dont il est la cause.

Mais si le Maraîchin est demeuré, au fond, semblable à lui-même, « orgueilleux comme un Castillan auquel il a emprunté un peu du costume et du langage, excellent cavalier, non moins excellent chasseur, aimant le plaisir sous toutes ses formes » (1), il ne loge plus dans une bourrine ; la plupart des maisons d'habitation du Marais ont été reconstruites et l'habitant est sensible aux avantages du confort moderne. Beaucoup de fermiers, après la première guerre mondiale, ont acheté leurs fermes et les ont mises en valeur. Depuis lors, le prix de la terre n'a cessé de monter. Bref, l'évolution de la vie depuis le début du siècle a trouvé le Maraîchin à la hauteur des circonstances.



Au point de vue ethnologique, les Maraîchins représentent-ils une race à part, avec ses coutumes et ses mœurs spéciales, comme on s'est plu à le dire ?

« Etrange peuple que celui-là, vivant isolé, réfugié, ne voulant point se mêler à ses proches voisins, ceux de l'ancien rivage, gardant âprement ses usages et vivant dans la simplicité ; réfugiés des temps préhistoriques, vieux fidèles des druides austères, peuplades soumises à l'influence des sorts et des devins, corsaires égarés, vieilles tribus ibériques dont les mauvaises têtes ont émigré dans ces parages : tout ce mélange s'unissait dans sa haine pour le *dannion*, en son amour de la solitude, en sa lutte tenace contre la mer pour lui arracher un sol fertile et s'y installer afin de former plus tard un peuple à l'âme âpre et fière... » (2).

Cet éloquent couplet fait penser aussitôt aux paroles,

(1) Auguste Barrau : *Au Pays Maraîchin*, p. 12.

(2) Bulletin paroissial de Saint-Jean-de-Monts, avril 1928.

non moins éloquentes, prononcées jadis par Clemenceau à la gloire de la Vendée : « ... Nous fûmes, avec nos cousins bretons, le dernier bataillon carré des Celtes, des Gaulois, faisant front à la fois contre les milices de Rome et contre les hordes de Germanie ; souvent défaits, jamais soumis, nous reposant dans la lutte contre l'envahissement de la mer, ainsi que l'attestent tous les monuments de la côte... Armorique et Vendée, nous sommes le plus pur sang des Gaules, les fils de ceux qui n'ont pas capitulé devant César !... (1).

En réalité, nous ne croyons pas, abstraction faite de toute littérature, qu'il faille considérer les Maraîchins comme une race nettement différenciée. La population du Marais est d'origine complexe et le fruit d'apports nombreux et variés sur le vieux fonds celtique et gallo-romain. Pendant des siècles, les petits hâvres de la côte virent débarquer des barbares, des corsaires, des marins, des voyageurs, des colonies même, de tout pays et de toute nationalité : Saxons, Wisigoths, Normands, Basques, Hollandais... Ces divers gènes se sont harmonieusement fondus, sous l'influence d'un climat marin, pour donner un type assez spécial, mais surtout marqué, quant à ses voisins immédiats, par un genre de vie traditionnellement, et depuis des siècles, différent.

Il faut ajouter aussi que, « sédentaire par goût et content de sa condition », ainsi que le notait, en son temps, Ch.-Ed. Gallet, le Maraîchin, plus que d'autres, peut-être, s'est accroché à son sol, perpétuant les caractères de la race, ne cherchant pas à en sortir et n'émigrant pratiquement jamais, « préférant rester pauvre au lieu qui l'a vu naître que d'aller tenter ailleurs une fortune incertaine ». Ce qui n'allait pas, jadis tout au moins, sans un certain particularisme, une hostilité avouée envers l'étranger, envers ses voisins, les bocains et autres, englobés sous le nom générique de *Dannions*. Ces sentiments d'animosité se sont certainement bien atténués de nos jours, mais sans disparaître entièrement toutefois, et nous savons telle grosse paroisse des rives, mi-maraîchine, mi-bocaine, où le curé a encore fort à faire pour éviter les heurts et maintenir la nécessaire

(1) Discours de la Roche-sur-Yon, 1906.

communauté paroissiale, obligé qu'il est d'alterner les festivités et de faire deux kermesses pour ses œuvres et ses écoles, l'une dans le Marais, l'autre dans le Champ.

Les conditions de vie modernes cependant, l'apparition et la multiplication des moyens de transport, le chemin de fer, l'auto, le car, et aussi les servitudes de la conscription, le service militaire et les dernières guerres, ont amené d'importants brassages de populations et porté une rude atteinte aux vieux particularismes d'autrefois.

En règle générale, le Marais est accueillant et assimile facilement et rapidement les immigrés, tels des fonctionnaires qui, appelés dans le pays par leur service ou leur emploi, s'y sont fixés, y ont fait souche parfois et même pris leur retraite, comme il absorbe actuellement sans difficulté, semble-t-il, en dépit de leur mentalité différente, les nombreux Charentais que l'ostréiculture a amenés sur nos côtes depuis quelques années.

**

Pendant des siècles, la maison traditionnelle du Marais fut la *bourrine* et il faut reconnaître que ces constructions de terre et de chaume n'étaient pas sans pittoresque. Nombreux sont de nos jours les amateurs, artistes ou écrivains, qui recherchent, dans le Marais de Monts, pour y passer la belle saison, quelque bourrine authentique. Un notaire de mes amis me disait même naguère qu'un lotisseur ferait fortune rapide en faisant construire, en bordure des dunes de Monts, une série de bourrines. Sans en nier le charme, reconnaissons toutefois qu'en fait d'hygiène et de confort, il y a incontestablement mieux. D'ailleurs, elles disparaissent progressivement et rapidement : le parpaing de ciment a détrôné le torchis et la tuile rouge la *rouche*. Il n'y en a pour ainsi dire plus à Beauvoir, ni à Bouin, ni à Saint-Urbain, ni à Sallertaine, et on compterait aisément sur les doigts des mains le nombre de celles qui subsistent encore à la Barre ou à Notre-Dame de Monts. En tant qu'habitations, s'entend. Car de nombreux hangars, dépendances et remises sont encore couverts en chaume. Mais il est à croire — qu'on le déplore ou

non — que ce genre de construction touche à sa fin, car si la *rouche* croît toujours en abondance dans le Marais, on ne trouvera bientôt plus d'ouvriers spécialisés, de *bourrinours* : c'est un métier qui se perd, et c'est tout un art que d'agencer de façon solide, qui résiste aux intempéries et au vent de mer, une toiture de ruche...

Quelle que soit leur importance, l'étranger est frappé de la propreté des maisons maraîchines : à l'intérieur des plus modestes habitations, des meubles rustiques, mais bien vernis, reluisants, aux cuivres rutilants, disent le bon goût des Maraîchines. Avouons cependant qu'ils commencent à faire place à des meubles *modernes* dont on ne peut bien souvent que déplorer la banalité.

Mœurs et Coutumes

« Vieilles images de mon enfance, dans peu d'années, vous aurez cessé de vivre même dans le souvenir des hommes. Les mœurs et l'habit, tout sera uniforme. Je ne sais si le séjour sur la planète en sera plus confortable. A coup sûr il aura perdu beaucoup de ce qui lui donnait de la curiosité et, quand il n'y aura plus grand chose à voir sur la terre, qui se souciera d'y rester ?... ».

(Madeleine Clemenceau - Jacquemaire : *Le Pot de Basilic*, p. 232).

Il n'est pas de région si hermétiquement fermée aux influences du dehors qui ne se ressente des exigences de la mode.

« Le costume maraîchin agonise, écrivait il y a quelques années M. l'abbé A. Mulet, et le long prestige maraîchin, avec lui, meurt aussi. Désormais, les hommes du Marais ne sont plus que des Vendéens perdus parmi d'autres Vendéens. Il n'est pas sûr que l'on puisse dire d'eux ce que M. de Béjarry écrivait, en ses *Mémoires*, de leurs ancêtres des armées de Charette : « les plus beaux gars de la Vendée », et plus jamais l'étranger,

conquis, ne s'arrêtera à admirer, interrogeant d'un regard dominateur la place de l'église ou le foirail, la hautaine, majestueuse et piquante figure des vieux fermiers du Marais. Le siècle a tout nivelé, tout banalisé... ».

Hélas ! la chose n'est que trop exacte... Depuis plus d'un quart de siècle, tous les jeunes gens du Marais se sont mis à la mode de la ville. Et les vieux Maraîchins, restés fidèles au costume traditionnel, ont disparu les uns après les autres...

Tout compte fait, faut-il se lamenter outre mesure sur cette évolution ? Le pittoresque y perd, évidemment, mais il ne tient qu'à nous que demeurent les antiques traditions. L'habit ne fait pas le moine... Et il faut bien avouer que les vieux costumes locaux n'étaient guère assortis aux exigences de la vie actuelle : les amples jupons à godelis, les larges mouchoirs brodés, non plus que les fragiles coiffes de tulle ou de gaze ne sont pas faits pour le train, le car ou l'auto... Avec plaisir, avec émotion, on les revoit, on les admire dans les fêtes folkloriques : mais nos gars et nos filles ne sont pas destinés, sans doute, à jouer, tous les jours de leur vie, le rôle de personnages de musées...

D'ailleurs, le costume maraîchin lui-même n'a fait, au cours des temps, que suivre la mode... avec quelque retard. Son caractère essentiel, c'était son archaïsme. Le costume de nos ancêtres de l'Empire et de la Restauration, avec la culotte courte et la veste aux longues basques, n'était en somme que l'habit à la française de l'époque de Louis XV.

« L'ancien costume des gars du Marais, dit encore l'abbé Mulot, veste courte à col droit, gilet croisé à revers, pantalon à pont, n'appartient pas en propre au pays par droit de création ; il est la suprême survivance d'un type de mode populaire, presque uniformément adopté en France au dernier tiers du XVIII^e siècle : le type *carmagnole* succédant au type *habit*. Je n'ai jamais ouï mon feu père nommer la veste autrement que *carmagnole*... Je tiens aussi de lui et des Anciens que, jusque sous le Second Empire, ce costume commode n'était que de tous les jours ; le dimanche, les fermiers demeuraient fidèles à la culotte nouée aux

chausses et à l'habit à basques... A la Révolution, Manceaux, Angevins, Poitevins et Maraîchins avaient tous la même mode courante, différenciée par quelques menues particularités. Les cartons de David d'Angers sont sans réplique à cet égard. Les Maraîchins n'eurent d'autre mérite que celui de rester les derniers à suivre la modernisation... » (1).

Et c'est justement ce dont n'ont plus voulu les gars du Marais : être toujours en retard d'un siècle ou d'une génération... La seule particularité de la récente évolution, c'est qu'elle a été d'une rapidité inattendue, et, au lieu d'être en retard comme jadis, les filles du Marais se sont mises non seulement à la page, mais plus qu'à la page... Elles se sont jetées au début sur les journaux de modes et souvent sans discernement et sans goût : aussi a-t-on vu certaines hurluberlues s'attifer de toilettes excentriques qui, bien plus que l'ancien costume, les désignaient à l'attention amusée des passants... N'y a-t-il pas là carence des *responsables*, des mamans, des éducatrices ?... Le goût est une chose qui se forme et il n'y a aucune raison pour que les jeunes Maraîchines, tout aussi jolies et bien faites que n'importe lesquelles, ne portent avec grâce les toilettes modernes.



Les premiers documents que nous ayons sur le costume maraîchin remontent à l'époque de la Révolution : de nombreuses gravures ont immortalisé la tenue des Vendéens avec leur culotte bouffante, leur petite veste, leur ceinture de couleur et leur large chapeau aux deux rubans retombant en arrière.

En 1800, les gars de Noirmoutier et de Beauvoir qui s'en furent à Paris après l'affaire du Gois, pour être présentés aux Consuls, étaient, d'après une gravure de l'époque, habillés à la française, l'habit tombant jusqu'aux mollets, longs bas, culotte courte et large ceinture.

C'était encore là l'habit de cérémonie, ainsi que le dit l'abbé Mulot, jusqu'aux environs de 1870 : le gilet

(1) *Chroniques du Bas-Poitou*, 25 décembre 1934.

était blanc, à boutonnieres cousues de fil vert ou rouge, la ceinture rayée et la veste bleue ; le tout complété d'un chapeau *rabalet* à grands bords, la coiffe entourée d'une *chenille* bariolée.

Mais le costume habituel du Maraîchin se composait d'une veste de bure, noire, brun foncé ou bleu foncé, carrée, courte, étroite, jamais boutonnée, mais ornée de chaque côté d'un rang de boutons et d'un rang de boutonnieres, avec deux revers carrés et un col droit rigide ; d'un gilet de flanelle blanche épaisse avec bords externes en revers et boutonnieres de couleur, souvent verts ; d'une large ceinture d'étoffe aussi de couleur — orange, rouge ou verte — a plusieurs tours ; d'un pantalon à pont, attaché par trois boutons — deux en pointe et un au centre — serré aux hanches, allant s'élargissant aux cuisses et aux genoux, se rétrécissant ensuite, s'arrêtant au-dessus des chevilles, avec un repli en bas — *godelis*, en patois, *godis* —. Devançant en cela la mode actuelle, le Maraîchin était complètement rasé, ne portant ni barbe, ni moustaches, mais les hommes âgés portaient souvent les *favoris*. Avec leurs faces glabres de moines ou de clercs, les Maraîchins n'étaient pas sans s'attirer la raillerie de leurs voisins, ces maudits *Dannions*, qui, eux, portaient alors de longues moustaches à la gauloise et les traitaient de *pré-traillons* ou de *curaillons*.

Aux environs de 1900, l'habillement avait subi quelques changements : le gilet était devenu du même tissu que la veste, avec deux rangées de boutons, peu échan-cré en haut et laissant apparaître un triangle de chemise de grosse toile, dont le col se rabattait sur une petite cravate noire nouée très étroite ; entre le gilet, court, et le pantalon, paraissait aussi une bande de chemise que ne cachait plus la ceinture, désormais abandonnée. Quant au chapeau, de feutre noir, les deux larges rubans qui pendaient en arrière ou sur le côté, avaient pareillement disparu.

En ce qui concerne le costume féminin, de précieuses gravures de Gibert du siècle dernier montrent le corsage, serré à la taille, avec des sortes de manches à gigot ; la jupe, très ample, longue, avec de larges plis, fixée à la taille sur un bourrelet qui accentue celle-ci ; le fichu à